

CHAPITRE ILA TYRANNIE

La tyrannie est la forme de gouvernement la plus pratiquée dans le monde occidental au XVIème siècle. L'Italie de cette époque peut nous servir de modèle pour comprendre le fonctionnement de ce régime. Depuis le Moyen Age, la politique italienne est une sorte d'intrigue, dépourvue de morale, d'honnêteté ou de vrai patriotisme : on ne pense qu'à l'intérêt personnel. Une oeuvre comme Le Prince, écrite par Machiavel nous décrit le système politique toscan. Machiavel propose comme philosophie politique efficace, les techniques de quelques tyrans cruels qui gouvernent sans scrupules et sans aucun principe moral. L'une des techniques qui donne les meilleurs résultats selon Machiavel, c'est d'essayer de vaincre les états voisins en s'alliant aux puissances étrangères. Chaque état cherche ainsi à réduire le voisin à sa merci. De plus, le peuple italien ne cesse de comploter pour renverser son gouverneur tandis que chaque despote pense à tyranniser le peuple. Naples, Florence et d'autres royaumes toscans considèrent l'armée française comme une armée libératrice, car les Italiens ont moins peur

des Français qu'ils ne haïssent leurs despotes. En outre, le Pape qui veut maintenir son pouvoir en Europe et surtout en Italie exerce sa domination sur tous les états pour tenir en main le peuple toscan.

Origine de la Tyrannie

Parmi les royaumes italiens, Florence est un état qui subit le régime tyrannique d'une façon assez durable. On peut dire que, le commerce prospère de Florence contribue en partie à maintenir ce régime. Plusieurs commerçants florentins deviennent très riches et très puissants, et pas seulement à Florence même, mais aussi dans d'autres villes. Ces familles commerçantes rivalisent entre elles. Mais les Médicis, grâce à leur habileté l'emportent sur les autres à partir du XVème siècle. Ils imposent peu à peu leur autorité en ce qui concerne la politique de la ville alors dirigée par un gouvernement républicain. Avec une habileté de marchands, les Médicis trafiquent de la justice, se soustraient aux lois de la cité, oppriment les citoyens paisibles et dépouillent les voisins de leurs biens.(1). Laurent le

1. J. Lucas - Dubreton, La Vie Quotidienne à Florence au Temps des Médicis (Hachette 1958) p. 285 .

Magnifique, un Médicis qui prend le pouvoir à partir de 1469, s'applique à rabaisser tous les citoyens qui se distinguent par leur noblesse, leur fortune ou leur réputation. Les Deux Cents, les pseudo-députés et les membres des Assemblées se trouvent réduits aux rôles de gens de bureau. Le mécontentement des autres familles éclate en 1478 avec la conjuration des Pazzi, mais qui échoue. Dès lors, Laurent de Médicis devient le vrai tyran qui châtie le peuple infligeant des punitions sévères à la moindre faute.

Mais Charles VIII, le roi de France, envahit l'Italie et les Médicis sont chassés de Florence en 1494. Les Florentins choisissent une meilleure forme de gouvernement : la république, dirigée par le moine Savonarole. Pourtant ce régime théocratique ne plaît pas aux commerçants car ils sont terrifiés à l'idée de la ruine possible de leur négoce. Après l'invasion du terrible César duc de Valentinois qui provoque la chute de Savonarole, une autre république est instaurée par un gouvernement populaire dirigé par Pietro Soderini. Mais en 1512, les Médicis, aidés par les armées pontificales, opèrent un retour triomphal et restaurent l'ancienne tyrannie qui cependant ne durera guère, car avec la mort de Laurent duc d'Urbin en 1519, la lignée directe et légitime

des Médicis s'éteint. De plus, en 1527, Rome est pillée par l'armée impériale de Charles Quint, et le Pape Clément VII, un Médicis qui surveille Florence, est fait prisonnier. Florence se déclare donc indépendante de Rome et prépare encore une fois un mouvement républicain.

Le rêve des Florentins d'établir une République est difficile à réaliser car "une république de forme populaire semble une anomalie au milieu des états monarchiques qui se disputent la prédominance en Italie" (1). De plus, Florence seule ville libre parmi les autres cités italiennes réduites à la servitude apparaît comme un scandale aux yeux de l'empereur Charles Quint qui veut assurer son pouvoir en Italie. Il n'hésite donc pas à se mettre d'accord avec François Ier, roi de France, et avec le Pape Clément VII ; il décide de s'emparer de cette ville de commerçants orgueilleux.

Les armées impériales composées d'Allemands et d'Espagnols font le siège de la ville de Florence en 1529. Après avoir résisté fermement pendant onze

1. J. Lucas - Dubreton, La Vie Quotidienne à Florence au Temps des Médicis (Hachette 1958) p. 188 .

mois, les républicains florentins se rendent en août 1530.

Florence tombe glorieusement trois ans après Rome, "assassinée par la même soldatesque de Charles Quint" et la bannière de l'indépendance italienne est abattue grâce à un pape bâtard des Médicis (1), Clément VII.

Clément VII est en effet le bâtard de Julien de Médicis, frère de Laurent le Magnifique. Il est nommé pape en 1523 et son premier soin est d'assurer l'obéissance de tous dans sa patrie. Le gouvernement populaire de Florence lui est insupportable car cela peut ébranler la puissance pontificale en Italie. Pendant le siège de Florence, des émissaires florentins lui demandent grâce, au nom de la liberté ; ils veulent le maintien d'un régime populaire. Le Pape répond : "la liberté, je vous en donnerai plus que vous ne pouvez penser, mais pour le régime populaire, c'est une intolérable servitude imposée par quelques uns à tous, et je n'en veux pas" (2).

-
1. J. Lucas - Dubreton, La Vie Quotidienne à Florence au Temps des Médicis (Hachette 1958) p. 284 .
 2. Ibid., p. 275 .

A la suite de sa capitulation, Florence doit payer quatre vingt mille ducats à l'armée assiégeante, livrer cinquante otages en garantie ; Sa Sainteté pardonnera les injures et, dans un délai de quatre mois, l'empereur Charles Quint définira la forme de gouvernement "sous réserve du maintien de la liberté". Mais le règne de la tyrannie commence aussitôt. Par l'intermédiaire de Baccio Valori, son représentant, le Pape Clément fait décapiter cinq personnes : les anciens chefs de la république, et il fait exiler en masse les partisans de la liberté. Ainsi, Florence tombe peu à peu en esclavage.

En 1531, Alexandre de Médicis, bâtard de Clément VII est nommé d'un commun accord entre le Pape et l'empereur, protecteur de Florence. Il agit en tant qu'adjoint du gouvernement provisoire de la ville. Mais en avril 1532, pour abolir complètement les formes républicaines, Clément VII supprime la Seigneurie de Florence (qui assure le gouvernement provisoire) et fait nommer Alexandre duc héréditaire. Ce nouveau duc épouse Marguerite, fille naturelle de l'empereur, "qui a besoin de ce gendre, si peu reluisant soit-il, pour assurer sa

domination en Toscane (1).

Charles Quint et Clément VII sont ainsi les deux architectes "malavisés qui ont gâté la bonne maison bien bâtie de Florence" et imposent encore une fois le régime despotique au peuple florentin.

Les Tyrans

Alexandre de Médicis ne tarde pas à devenir un vrai tyran comme ses prédécesseurs. Il obéit aux ordres du Pape et de l'empereur en matière de politique et se fait maître tout-puissant de la ville, il joue avec la vie et la mort du peuple. Il instaure une étiquette royale à sa cour et dépense à pleines mains l'argent qu'il obtient du peuple au moyen de l'impôt. Mais Florence à l'époque d'Alexandre est dans une situation misérable car elle est appauvrie par la guerre et par le siège. Beaucoup de commerçants sont ruinés, d'une part à cause du pillage de Rome en 1527 qui porte un coup sérieux au commerce florentin et d'autre part à cause du siège de Florence même. Il y a donc

1. J. Lucas-Dubreton, La Vie Quotidienne à Florence au Temps des Médicis (Hachette 1958) p. 286 .

un grand bouleversement économique dans la ville. Les Médicis et leurs alliés reprennent les privilèges commerciaux tandis que les familles républicaines s'appauvrissent. Les pères ou les chefs de certaines familles sont bannis ou exécutés et laissent leurs enfants dans la misère. Les hommes deviennent des voleurs et les femmes des prostituées. Dans cette ambiance malsaine, Alexandre de Médicis mène une vie de roi où chaque jour est une fête et il profite de la pauvreté du peuple pour le corrompre. Ce n'est pas lui seul qui empeste ainsi l'air de Florence, mais c'est aussi son entourage, ses soldats, ses valets ; et même quelques prêtres corrompus, commissaires du Pape, agissent de même.

La force militaire

Pour conserver le pouvoir malgré les agissements des "amis de la liberté", les Médicis établissent une administration despotique où toutes les révoltes sont punies avec sévérité. Tous les habitants florentins sont sensés délivrer leurs armes de toute sorte sous peine de sanctions sévères (1)

1. J. Lucas - Dubreton, La Vie Quotidienne à Florence au Temps des Médicis (Hachette 1958) p. 285 .

De plus, le duc conserve dans la ville de Florence et pour sa garde personnelle une troupe tout entière composée de soldats étrangers. Ce sont les soldats allemands de Charles quint, installés dans une forteresse que les citoyens appellent avec mépris "un pâté informe fait de boue et de crachat" (1).

Varchi, dans ses Chroniques, nous informe que cette forteresse "non seulement put donner de la réputation aux affaires du duc, mais fut aussi pour lui un refuge dans des soulèvements brusques et des effervescences populaires toujours possibles" (2).

Florence est ainsi gouvernée par la force militaire. Les soldats allemands, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet ont "l'oeil sur nous autres", déclare un orfèvre patriote (3). Etant bien payés grâce aux taxes et aux impôts prélevés sur le peuple, ces soldats mènent une vie aisée dans leur forteresse comme des "rats dans un fromage". Le peuple les appelle "ces chiens d'Allemands" car, étrangers au pays, ils maltraitent les citoyens et ne respectent pas les individus.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène II .

2. Léon Lafoscade, Le Théâtre d'Alfred de Musset (Nizet, 1966) p. 383 .

3. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène II .

Munis de hallebardes, les "Allemands égorgent impunément le peuple et massacrent les étudiants révoltés. La forteresse est donc considérée comme "la citadelle de mort", lieu damné que les républicains veulent soulever et pousser dans le fleuve (1).

Les soldats allemands sont à la fois le symbole de l'occupation étrangère et de la toute-puissance oppressive des Médicis. La stabilité du régime tyrannique est garantie par l'existence de cette force militaire. En effet c'est elle qui en partie empêchera les républicains de renverser le pouvoir absolu au moment de la mort d'Alexandre de Médicis.

Les Médicis et leurs alliés

Les punitions sévères et la force brutale exercées par les soldats allemands **terrifient les** quelques grandes familles, jadis révoltées. Certaines ont fini par se rallier aux Médicis, par exemple les Nasi, les Salviati et la plupart des Ruccellai. Le reste se tient tranquille faute de pouvoir agir.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio , Acte III, Scène III .

Les Médicis accordent de nombreux privilèges aux familles alliées qui, de cette façon, se laissent corrompre. Varchi note dans ses Chroniques même Philippe Strozzi, le chef de la famille républicaine la plus riche et la plus puissante, cherche lui aussi, à plaire au duc de Florence : "il espère ainsi de pouvoir éviter les taxes et les impôts, de pouvoir porter des armes en public et pouvoir mener une vie plus agréable" (1). Dans cette course aux privilèges, les serviteurs et l'entourage du duc sont les mieux placés, Chacun cherche à s'approcher du duc pour en tirer profit. C'est le cas notamment de Bindo Altoviti et Venturi, deux républicains dont les projets de rébellion sont anihilés par la ruse de Lorenzo, cousin et serviteur du duc. L'un est nommé ambassadeur à Rome et l'autre reçoit les armoiries avec le brevet du duc sur la porte de ses fabriques, faveur que leur accorde Alexandre à la demande de son cousin, et que ces deux républicains sont bien aise d'accepter malgré des protestations de pure forme.

1. Léon Lafoscade, Le Théâtre d' Alfred de Musset (Nizet 1966) p. 381 .

Mais toutes ces faveurs coûtent cher, c'est pourquoi les Médicis et les familles alliées, à la fois corrompus et corrupteurs, exploitent les Florentins comme "une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade" (1). "La cour, le peuple la porte sur le dos", s'écrie le père Mondella (2). Les Médicis et les grands seigneurs favorisés ne cessent d'organiser des fêtes, des jeux et de vider des tonneaux de vin au cours de leurs réjouissances. Sachant que le duc aime les femmes, son entourage s'applique à donner des bals ou des mascarades pour plaire à son maître (3). Les jeunes filles y sont invitées pour y être séduites. Le nombre des filles deshonorées augmente ; à Florence, les pauvres se grisent du vin distribué, ou des jeux ou des fêtes qui les éblouissent. La ville toute entière succombe ainsi à la corruption qui règne sur toutes les vies.

Et la justice ? Elle n'existe pas non plus dans ce régime pourri où les amis du tyran sont assurés de ne jamais subir aucun traitement fâcheux tandis que les citoyens pauvres sont toujours les

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène II .

2. Ibid.

3. Léon Lfoscade, Le Théâtre d'Alfred de Musset (Mizet 1966)
p. 383 .

victimes. Florence est alors une ville où le premier valet des Médicis peut assommer un citoyen sans qu'on y trouve à redire (1). C'est ainsi que Maffio, un petit bourgeois est banni sans aucune raison ; il a seulement essayé d'empêcher sa jeune soeur de céder au duc mais cela déplait au tyran. Maffio veut se plaindre : "si quelque justice vit encore sur la terre, je me jetterai aux pieds du duc" (2). Mais c'est aux pieds du duc même qu'il est terrassé et non point par la justice. Ainsi "le saint appareil des exécutions judiciaires devient la cuirasse des ruffians et des ivrognes" (3) comme le dit Philippe Strozzi. Maffio devient ainsi un banni et sa soeur, jeune fille de quinze ans, une fille de joie. La misère, la solitude et la souffrance du peuple sont ainsi la conséquence de la corruption des tyrans et des grandes familles vicieuses.

1. Alfred de Musset, Lorezaccio, Acte II, Scène III .

2. Ibid., Acte III, Scène III .

3. Ibid., Acte I, Scène I .

Les "valets de cour"

Parmi son entourage corrompu, le duc gardé près de lui quelques hommes cruels et débauchés qui le servent comme intendants ou compagnons de luxure. Ce sont ces âmes damnées qui causent la plus grande misère et la plus grande souffrance au peuple. Giono, un des intendants du duc, est célèbre par sa cruauté folle et sa violence irraisonnée. Il tue facilement les hommes car pour lui une vie humaine est peu de chose. Il ne se soucie pas de justifier ses actes. Souvent il assomme des citoyens pour satisfaire les caprices de son maître ou les siens. C'est ainsi qu'il a roué de coups et tué un garçon du voisinage sans que ni ce dernier ni lui ne sache pourquoi (1). Lorsque Maffio veut défendre l'honneur de sa soeur, Giono demande avec indifférence au duc : "Faut-il frapper, Altesse ?"(2) Aucun scrupule ne l'arrête et il n'a aucun remords de ses mauvaises actions. Sa cruauté est comme une maladie qu'il aurait contractée au contact du pouvoir illimité du duc.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte II, Scène VI .

2. Ibid. Acte I, Scène I .

Si Giomo représente la cruauté des serviteurs du duc, Julien Salviati en est le vice. En effet, cet homme n'est pas vraiment l'homme de main du duc, il est plutôt son compagnon de débauche. Mais tout de même, Julien Salviati vit aux crochets d'Alexandre car c'est "un homme à moitié ruiné" (1). Encouragé par son maître qui aime la débauche, Julien se comporte impudemment envers les femmes en leur adressant des paroles insultantes et grossières. Il s'en prend notamment à Louise Strozzi, jeune fille de noble sang et très vertueuse (2). Comme tous les débauchés, Julien ne croit pas à la vertu des femmes et il traite la colère de Louise comme un caprice enfantin qui s'effacera comme la pluie du matin. Pour lui, les femmes sont faites seulement pour servir au plaisir des hommes et il se réjouit de pouvoir parler en public de ses succès dans ses aventures amoureuses (3).

Julien sert aussi le duc comme entremetteur "Alexandre avait un pied dans le lit de cet homme" dit-on. On croit également qu'il a essayé de séduire

-
1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène V .
 2. Ibid., Acte I, Scène II .
 3. Ibid., Acte I, Scène V .

Louise Strozzi pour le duc. Si son entreprise réussissait, Salviati serait bien récompensé car Louise Strozzi est la fille d'un ennemi d'Alexandre. Le duc serait fort satisfait de pouvoir ainsi blesser l'orgueil de cette famille républicaine. Mais la fille de Philippe est trop vertueuse et trop orgueilleuse pour écouter cet homme scélérat. A son tour, Salviati reçoit sur la figure un coup qui aurait dû être mortel, et dont la cicatrice lui restera pour la vie. Il se vengera d'une manière odieuse en faisant empoisonner la fille de Philippe.(1). La mort de Louise Strozzi démontre que rien n'arrête ces gens-là et que leur cruauté dépasse toutes les limites. Le désir insatisfait et l'orgueil blessé de Julien ont entraîné des conséquences terribles ; même les Strozzi qui sont assez puissants ne sont pas épargnés par sa méchanceté et son désir de nuire. Qu'en est-il alors des petits bourgeois et des familles pauvres ? Nous pouvons bien imaginer quelles menaces pèsent perpétuellement sur les Florentins, sous la pression des tyrans et de leurs serviteurs cruels.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VII .

Mais parmi les serviteurs du duc, celui qui mérite le plus d'être le modèle du débauché, c'est Lorenzo. Ce jeune Médicis de la branche cadette et de mauvaise réputation est chassé de Rome en 1534 par Clément VII parce qu'un jour d'ivresse, il a décapité les statues de l'arc de Constantin. A Florence, il continue ses méfaits et s'adonne au vice : il est buveur, paresseux et débauché et vit aux dépens du duc, son cousin. N'ayant rien à faire, Lorenzo passe la plupart de ses journées à des "espiègleries d'écolier en vacances" telles que : lancer une bouteille cassée sur les convives à la sortie du bal (1), cracher dans un puits pour faire des ronds (2) ou blesser par des paroles insultantes les seigneurs de la cour ou les citoyens de la rue (3). Personne ne veut plus le prendre au sérieux. Les Florentins l'appellent "Lorenzaccio", utilisant ce diminutif péjoratif pour qualifier sa conduite et exprimer tout le mépris qu'ils éprouvent pour lui. Alexandre le signale comme "le plus fieffé poltron, une femmelette, l'ombre d'un ruf-

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène II .

2. Ibid., Acte II, Scène VI .

3. Ibid., Acte I, Scène IV et Acte II, Scène II .

fian énervé" et reste toujours indulgent envers ses mauvaises habitudes de paresseux (1).

Lorenzo ne croit en rien, ni en la religion, ni en la vertu. "Lorenzo est un athée, il se moque de tout" dira Sire Maurice (2). Pour Lorenzo, Dieu est seulement celui qui s'est donné la peine de faire la Mazzafiera, une célèbre courtisane de Florence (3). L'exemple vient donc de haut puisque c'est Dieu lui-même qui favorise la débauche. C'est pourquoi au cours d'une conversation avec sa jeune tante Catherine le favori ^{d'Alexandre} se moque cyniquement de Lucrece, une jeune Romaine qui s'était poignardée de désespoir après avoir été violée. Il la considère comme une rouée qui s'est "donné le plaisir du péché et la gloire du trépas"(4). A ses yeux, toutes les jeunes filles désirent connaître les plaisirs sensuels mais n'osent pas s'avilir, semblables en cela à "une chatte qui veut bien des confitures mais qui ne veut pas se salir la patte"(5).

-
1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte II, Scène VI : Le duc porte peu attention à sa cotte de maille qu'il croit égarer par Lorenzo.
 2. Ibid., Acte I, Scène IV .
 3. Ibid., Acte II, Scène II .
 4. Ibid., Acte II, Scène IV .
 5. Ibid., Acte I, Scène I .

Lorenzo ne se contente pas seulement de séduire les jeunes filles pour son propre plaisir, mais il agit aussi pour le compte de son maître. Il est le rabatteur qui chasse le gibier dont le duc est friand, et il y goûte un plaisir extrême. Il semble que son plus grand bonheur soit de "voir dans une enfant de quinze ans la rouée à venir"(1), ce qu'il appelle "la débauche à la mamelle". Lorenzo est habile dans son métier de séducteur et il se vante d'être un connaisseur qui sait "étudier, ensemercer, infiltrer le filon mystérieux du vice" dans l'esprit des jeunes filles (2). Les pauvres mères, corrompues par son argent, consentent à lui vendre leur fille à tel point qu'il peut dire à Philippe : "Les lits des filles florentines sont encore chauds de ma sueur (3).

Ainsi grâce à son habileté, Lorenzo devient un des favoris du duc et dirige ses plaisirs. Alexandre ne cache pas sa faveur pour le jeune homme et il est toujours prêt à le protéger contre les accusations du Cardinal Cibo et de ses autres

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio , Acte I, Scène I .

2. Ibid.

3. Ibid., Acte III, Scène III .

courtisans. "J'aime Lorenzo" dit-il. Selon les Chroniques de Varchi et celles de Benvenuto Cellini, le duc reste souvent en tête à tête avec Lorenzo et s'en va en le prenant sur son cheval, en croupe (1). Dans la pièce de Musset, le duc le nomme "mignon", ce qui montre bien le degré d'affection malsaine qui les unit. D'après Monsieur Bernard Masson, l'amitié entre ces deux cousins est assez inquiétante. L'un est une "femmelette" et l'autre "un gladiateur au poil roux". Il se peut que leurs relations aient été d'ordre homosexuel (2).

Malheureusement leur entente n'est pas seulement scellée par leur goût commun de la débauche. Si le duc accorde une faveur spéciale à Lorenzo, c'est que celui-ci lui donne des preuves de son dévouement : il lui sert d'indicateur politique. Le duc a beaucoup d'ennemis : les Strozzi, les Pazzi et bien d'autres républicains. Avec l'habileté d'une "anguille glissante" Lorenzo, resté en bons termes avec ces familles bien que serviteur du duc, se glisse parmi eux, les dénonce à son maître et dévoile aussi les projets des bannis. Tout le monde

-
1. J. Lucas - Dubreton, La Vie Quotidienne à Florence au Temps des Médicis (Hachette 1958) p 289 .
 2. Bernard Masson, Lorenzaccio ou la Difficulté d' Etre (Archives des Lettres Modernes No.46) p. 9 .

est au courant des agissements de Lorenzo même sa propre mère, Marie Soderini qui, désespérée des agissements de son fils, déclare à Catherine :

"Il n'en est pas un, parmi tous ces pères de familles chassés de leur patrie que mon fils n'ait trahi" (1). Alexandre voit là une preuve du dévouement de son cousin : "Tout ce que je sais de ces damnés bannis, de tous ces républicains entêtés qui complotent autour de moi, c'est par Lorenzo que je le sais" dit-il au Cardinal Cibo (2). Voilà le rôle le plus vil que joue le jeune homme auprès du tyran et malgré toutes les bonnes raisons qu'il invoque pour justifier ses actes avant l'assassinat du duc, Lorenzo est bel et bien complice des exactions commises à Florence, car à cause de ses agissements, un grand nombre de ses concitoyens souffre, est arraché à sa patrie ou perd la vie.

La puissance apparente

Le malheur et la souffrance du peuple, causés par les gens au pouvoir à Florence, sont donc placés sous l'entière responsabilité d'Alexandre de

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène VI .

2. Ibid. Acte I, Scène IV .

Médicis, car c'est lui le plus puissant et c'est lui qui gouverne la ville. Mais Alexandre est loin d'être une exception à son époque ; il est, au contraire, un tyran comme il en existe tant d'autres en Europe. Il lui semble donc tout à fait naturel d'opprimer le peuple et de l'exploiter. "Qu'est-ce que je fais donc de si mal ? Je vauz bien mes voisins, je vauz mieux que le Pape" riposte-t-il à l'attaque de sa maîtresse au sujet de sa conduite (1). Et il a raison en effet. Ses contemporains, François Ier, le roi de France et Henri VIII, le roi d'Angleterre agissent de même. Le Pape Paul III même se rend célèbre par sa conduite scandaleuse à l'occasion de l'attentat commis par son fils naturel, Pierre Farnèse, sur la personne de l'évêque de Fano (2). Alexandre ne trouve donc rien à reprocher à sa tyrannie car il se voit semblable à tout monarque absolu.

Alexandre n'est pas aimé par son peuple à cause de sa grossièreté, sa lubricité insatiable et

-
1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VI .
 2. Paul Dimoff, La Genèse de Lorenzaccio (Marcel Didier, Deuxième édition, 1964) p. 223, note 1: Varchi raconte longuement le traitement infame et abominable que fit subir Pierre Farnèse, bâtard du Pape Paul III, à Cosimo Gheri da Pistoia, évêque de Fano, et l'indulgence scandaleuse avec laquelle le Pape traita son fils après cet attentat. Mais le fait se produit après la mort d'Alexandre de Médicis, en 1538.

sa cruauté. Le peuple parle de lui comme d'un "bâtard qui ne peut pas nommer sa mère" ou d'un "garçon boucher" ou d'un "valet de charrue". Ses origines sont douteuses : on croit que sa mère était une fille de salle ou une pauvre femme de Collevechio. Varchi note qu'au moment où Alexandre est à Rome à l'occasion de la mort de Clément VII, les bannis ont fait écrire sur les murs : "Vive Alexandre de Collevechio" (1). De plus, Lorenzo de Médicis, après avoir tué le duc l'accuse d'avoir tué sa mère et fait disparaître dans l'exil ou la mort ceux qui l'ont connu dans la bassesse et l'obscurité de ses jeunes années (2). En tout cas, l'accusation de Lorenzo n'est pas prouvée et nous ne sommes sûrs que d'un fait : Alexandre de Médicis est le bâtard du Cardinal Jules de Médicis qui devient en 1523 le Pape Clément VII. Avec l'appui de ce pape et de l'empereur Charles Quint, Alexandre est nommé duc de Florence en 1531.

Ce tyran bâtard est un être grossier tant par son physique que par sa conduite. C'est "une armure vivante" avec des "lèvres épaisses" et de "rudes mains", un vrai soldat qui jouit de la vie matérielle : il aime le vin, le jeu et les femmes. Pour son plaisir, Alexandre n'épargne "ni les vierges sacrées, (ni) les femmes d'aucun état, (ni) d'aucun

-
1. Paul Dimoff, La Genèse de Lorenzaccio (Marcel Didier, 2^{ème} édition, 1964) p. 235, Note 2 .
 2. Joyce C. Bromfield, De Lorenzino de Médicis à Lorenzaccio (Marcel Didier 1972) p. 28 .

rang" (1); et il utilise tous les moyens pour les séduire tels que celui de les corrompre avec de l'argent, de leur faire la cour ou de les menacer. Gabrielle, une jeune fille de quinze est ainsi séduite et devient une fille publique après une nuit passée avec Alexandre. La Marquise Cibo, une grande dame, sensible à son feint amour et à ses menaces se donne à lui et devient sa maîtresse. Il s'en faut de peu que la vertueuse Catherine Ginori, tante de Lorenzo devienne aussi sa victime. Ainsi corrompue, la ville de Florence est pleine de prostituées qui "maudites par leurs pères, rôdent au coin des bornes ou regardent leurs têtes rasées dans le miroir cassé d'une cellule" (2).

"La débauche sert d'entremetteuse à l'esclavage" dit la Marquise Cibo (3). Ces paroles sont à prendre à double sens. Elles signifient que le duc est l'esclave de l'Empire et que le peuple l'est des tyrans, mais Alexandre se soucie peu d'être le préfet de Charles Quint ou le commissaire civil du Pape. Tout ce qu'il lui faut, c'est l'impôt : "Pourvu qu'on le paie, que m'importe ?" dit-il (4). Il ne s'inquiète pas si le peuple le hait à cause de l'oppression

-
1. Léon Lafoscade, *Le Théâtre d'Alfred de Musset* (Nizet 1966) p. 385 .
 2. Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, Acte IV, Scène VI .
 3. *Ibid.*, Acte IV, Scène VI .
 4. *Ibid.*, Acte III, Scène VI .

qu'il exerce sur lui et il se contente de mener sa vie folle sous la protection des deux puissances étrangères : le Pape et l'Empereur.

Se croyant bien secondé par son beau-père, Alexandre n'a peur de rien et se permet "d'élaguer" les familles trop indépendantes, d'emprisonner, de bannir ou de faire pendre ceux qui le contrarient. La cruauté du duc est notée dans L'Apologia : Alexandre est un tyran

pire que Phalaris parce qu'il invente de nouvelles tortures, comme de faire emmurer des hommes qu'il maintient ensuite entre la vie et la mort, pour prolonger leurs souffrances (1).

Enivré d'une puissance sans bornes, le duc accomplit souvent des meurtres pour s'amuser, pour montrer qu'il est capable de faire de bonnes plaisanteries. Les crimes pour lui sont donc une sorte de divertissement. Il dit cyniquement à Giomo : "Quand je suis en pointe de gaieté, tous mes coups sont mortels" (2). La vie du peuple n'est point assurée et "un citoyen peut être assassiné en plein jour et en pleine rue selon le caprice de ceux qui les gouvernent" dit le peintre Tébaldeo qui en cachette, pour se défendre, porte toujours un stylet à sa ceinture (3).

-
1. Joyce G. Bromfield, De Lorenzino de Médicis à Lorenzaccio (Marcel Didier, 1972) p. 28 .
 2. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VI .
 3. Ibid., Acte II, Scène II .

La haine du peuple envers Alexandre est si grande qu'il n'y a pas une chaumière où son portrait ne soit collé sur les murailles avec un coup de couteau dans le coeur (1). Les Florentins croient que le duc est responsable de leur misère et de leurs souffrances. En fait, le duc n'est qu'un mannequin, une marionnette entre les mains de gens plus forts que lui : l'Empereur et le Pape. Le peuple sent bien qu'il existe une autre puissance qui se cache derrière le duc mais puisque celle-là est trop éloignée pour l'atteindre il se contente d'attaquer celui qui la représente.

La puissance occulte

Le véritable ennemi des républicains est cette puissance tyrannique extérieure à la ville de Florence : celle du Pape et de l'Empereur. Charles Quint et le Pape (Paul III) surveillent Florence par l'intermédiaire d'un représentant : le Cardinal Cibo. Alexandre n'est que l'outil d'un système dont le Cardinal est le serviteur et le représentant. Ce prêtre de l'Eglise catholique se mêle des affaires politiques. Mais rien d'étonnant à cela, cet état de choses est fréquent en Europe à l'époque. Le Cardinal Cibo dans Lorenzaccio évoque le pouvoir occulte de l'Eglise qui domine presque tous les royaumes occidentaux au Moyen Age et pendant la Renaissance, grâce à des créatures à elle auprès des souverains.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène VI.

Dans le personnage du Cardinal, Musset s'est permis de se moquer des gens de l'Eglise et jamais personne n'a peint aucun prêtre d'une manière aussi noire ni aussi antipathique. L'auteur prétend montrer que les règles de l'Eglise qui interdisent et permettent demeurent si mystérieuses que personne ne sait plus "ce qui se peut et ce qui ne se peut pas" (1) et tout cela à cause des intérêts du moment de l'Eglise. De plus, quand les prêtres eux mêmes sont corrompus, toutes ces règles deviennent illogiques : "Rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Eglise romaine" (2) dit le Cardinal à Agnolo, un page de la Marquise, qu'il oblige à devenir son complice. Pour lui, lire une lettre dérobée à une fidèle, violer le secret de la correspondance font partie des attributions d'un confesseur qui "veut tout savoir pour tout diriger" (3). Une insulte envers l'Eglise, commise par le duc et ses compagnons qui se sont habillés en religieuses pour aller au bal chez les Nasi est considérée avec indulgence par le Cardinal Cibo parce que le duc est "jeune" et que cette folie est faite "sans aucune intention hostile à la sainte

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène III .

2. Ibid.

3. Ibid., Acte II, Scène III .

Eglise catholique" (1). Ainsi nous pouvons constater que le Cardinal emploie la ruse et sait fermer les yeux quand il le faut, dans l'exercice de ses fonctions de prêtre. Nous verrons plus loin qu'il est aussi connaisseur dans d'autres affaires et sait en tirer profit.

En fait, le Cardinal est un prêtre ambitieux qui rêve d'être nommé pape, un jour. S'il est indulgent envers le duc et ses compagnons de débauche, c'est pour gagner la faveur et la confiance du tyran et devenir ainsi un puissant personnage. Pour parvenir à ses fins, tous les moyens lui semblent bons. Sachant que le duc aime les femmes, il cherche à obtenir la faveur et la puissance, dans l'alcôve du duc, par l'intermédiaire de sa belle-soeur. Il presse celle-ci de devenir la maîtresse du duc et se permet de lui donner des conseils licencieux bien étonnants dans la bouche d'un homme d'Eglise. Il n'hésite pas à parler de l'art de garder un amant plus de trois jours, de feindre le somnambulisme, d'utiliser le vin de Chypre ainsi que les joyeuses chansons et les livres licencieux (2). Tout cela pour pousser sa belle-soeur dans le lit du maître de Florence et lui assurer le titre de maîtresse.

1. Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, Acte I, Scène III .

2. *Ibid.*, Acte IV, Scène IV .

Arriviste et perfide, le Cardinal n'est sincère envers personne : ni le duc ni sa belle-soeur dont il veut exploiter la naïveté. Il cherche plutôt à épuiser la force du duc et à l'attacher "pieds et poings liés" au pouvoir de l'Empereur et du Pape (1). Il désire gouverner Florence en gouvernant le duc et montrer à l'Empereur qu'il est son meilleur serviteur. Ainsi Charles Quint lui devra beaucoup et en récompense il espère recevoir le titre de pape.

La mort du duc ne nuit pas à ses desseins ambitieux. Elle les favorise plutôt. Pendant que l'entourage du duc et tous les conseillers tombent dans une stupéfaction profonde à l'annonce de la mort brusque et sanglante du duc et ne savent que décider, le Cardinal, toujours calme et tranquille dans son cabinet, sait tirer le meilleur profit possible de la situation. Il prend l'initiative et dirige l'élection du nouveau tyran. Côme de Médicis est convoqué, les commandants militaires des villes voisines sont avertis pour qu'ils puissent le soutenir. Avant que le pauvre peuple soit au courant de la mort de son tyran, un autre tyran est élu à l'unanimité. Côme de Médicis sait combien il est redevable au Cardinal Cibo, par conséquent le rêve de ce dernier d'exercer quelque influence sur le duc de

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte II, Scène III .

Florence devient réalisable. Monsieur Masson a noté :

Deux formules marquent l'étendue de ses conquêtes et de son pouvoir : "avant de recevoir de mes mains la couronne...", "Je les jure à Dieu et à vous, Cardinal", Maître après Dieu, voilà le fait (1).

Le Cardinal Cibo est finalement le véritable adversaire de Lorenzo et des républicains car c'est lui qui agit avec vigilance et lucidité pour raffermir la tyrannie et ruiner la liberté de Florence. Les républicains ne le soupçonnent guère car il sait bien cacher sa vraie nature : "Ce n'est pas le titre qui fait l'homme" dit-il (2). Il n'est ni capitaine de Charles Quint ni commissaire apostolique mais il est "l'ombre de César dans une robe rouge" et c'est "l'anneau invisible" car c'est dans la coulisse qu'il va exercer sa puissance sur Alexandre par l'intermédiaire de sa belle-soeur. La Marquise Cibo semble deviner son ambition. Elle sait que "le clergé sonnerait au besoin toutes ses cloches pour en étouffer le bruit et pour réveiller l'aigle impérial" (3). Lorenzo a donc mal choisi sa victime car c'est le Cardinal qui est le vrai tyran de Florence. C'est lui qui veut renverser la terre, faire révolter les citoyens afin de les massacrer pour que les larmes et le sang qui jailliront du peuple fassent monter sa bar-

-
1. Bernard Masson, *Musset et le Théâtre Intérieur* (Armand Colin 1974) p. 178 .
 2. Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, Acte IV, Scène IV .
 3. Ibid., Acte I, Scène III .

que au sommet du pouvoir (1).

Le Soutien Inconscient du Peuple

Le régime tyrannique d'Alexandre de Médicis transforme la ville de Florence en "une forêt pleine de bandits, pleine d'empoisonneurs et de filles deshonorées". Le nombre des bannis augmente. Ses victimes mènent une vie misérable et meurent de froid pendant la nuit. Les citoyens sont souvent égorgés sans raison. L'Eglise est corrompue et abusée par de mauvais prêtres. Malgré toutes les perversions, il y a encore des gens qui trouvent que "la cour, c'est une belle chose", que la vie luxueuse et corrompue des grands seigneurs est admirable. Il y a encore des gens qui s'intéressent plutôt à ce que le duc fait et où il va qu'à s'inquiéter de la pauvreté et de la souffrance de leurs voisins.

Nous pourrions expliquer ce caractère des Florentins par le fait que Florence est une belle ville dont les habitants adorent les artistes et les belles choses ; c'est pourquoi ils sont assez insouciants car ils veulent profiter des plaisirs de la vie. Ils adorent les fêtes, les bals ou les mascarades. "Rien n'est plus amusant" dit un écolier qui observe de loin le bal chez les Nasi (2). Les lumières et

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte IV, Scène IV: La Marquise Cibo dit: "...qui sait jusqu'où les larmes des couples, devenus un océan, pourraient lancer votre barque?".

2. Ibid., Acte I, Scène II .

les couleurs du bal éblouissent ces jeunes gens qui les regardent avec "de grands yeux étonnés". Elles égayaient la ville et elles font oublier aux pauvres leurs misères. Le peuple inconscient s'enivre ainsi dans ce petit bonheur gratuit, et se laisse tenter par la vie légère et joyeuse des grandes dames et des grands seigneurs. Le jeune écolier est très fier de pouvoir nommer devant son camarade toutes les personnes importantes du bal chez les Nasi et de pouvoir raconter le lendemain ce qu'il a vu. Un dame de petite bourgeoisie se plaint à son mari de ne pas pouvoir acheter un joli masque ou une belle robe plutôt que de s'inquiéter de sa fille qui n'est pas encore mariée. Gabrielle se laisse séduire par cette vie et devient une femme entretenue ; tout cela parce qu'elle veut pouvoir sortir du spectacle du soir "dans une robe comme n'en a pas l'Impératrice"(1). En se laissant ainsi étourdir et corrompre, les Florentins sont devenus inconsciemment le soutien du gouvernement despotique des Médicis.

La légèreté et l'inconséquence du peuple vont encore plus loin, jusqu'à accepter, comme bonne et juste, la vie corrompue des seigneurs : "Que les grands seigneurs s'amusement, c'est tout simple. Ils sont nés pour cela" dit le père

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène VI .

Mondella, un patriote pourtant ! (1) Mais au delà de l'admiration naïve envers les puissants, ces paroles ont une valeur politique. Elles signifient que c'est tout naturel aussi pour le peuple de souffrir, car il est né pour se soumettre à la tyrannie. Dans ces paroles irréfléchies d'un Florentin, nous pouvons concevoir le soutien inconscient que le peuple donne au tyran, par ces faux concepts sur la société. Il accepte tacitement qu'il y ait une classe sociale privilégiée parce qu'elle est née ainsi. Et si le pauvre peuple est misérable, c'est parce qu'il est né misérable et sans privilège. Ainsi les tyrans n'ont pas à chercher plus loin un appui aussi solide. Il peuvent le trouver parmi ce peuple inconscient.

De plus, cette vie luxueuse et débauchée de la cour, si elle fait souffrir les citoyens et les rend misérables, fait plaisir à la classe négociante car elle l'enrichit. En effet, quand le marchand dit "La cour, c'est une belle chose" il dit vrai. Car la cour est belle et bonne, mais pour lui seul. Elle fait la fortune des commerçants parce que les gens de la cour aiment les beaux costumes et les belles pierreries. "Ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du Bon Dieu sur le cher corps de tous ces

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène II .

braves et loyaux seigneurs" dit le marchand à propos du bal chez les Nasi (1). Si les seigneurs sont détestés par les partisans de la liberté, ils sont chers aux marchands avides et leurs fêtes leur font plaisir.

Pouvant profiter des tyrans, les marchands souhaitent que cet état de choses continue longtemps "Que Dieu conserve son Altesse" dit le marchand. La liberté, le bonheur des concitoyens importent peu aux commerçants égoïstes. Pour eux, seule la fortune compte. C'est ainsi qu'ayant obtenu la faveur du duc pour ses fabriques, Venturi, un républicain plein d'ardeur mais aussi un industriel, se laisse apprivoiser et consent à rester tranquille. La cupidité rend donc ces capitalistes les complices et les serviteurs des oppresseurs. Et pour sauvegarder leurs propres intérêts, le cas échéant, ils seront prêts à soutenir le régime des tyrans.

Lorenzo a également raison quand il dit qu'il y a un grand nombre d'indifférents parmi les Florentins. Le peuple est indifférent à la liberté de sa patrie à cause de sa légèreté et sa cupidité comme nous l'avons vu et aussi à cause de son caractère oisif et de son inertie. Ce manque d'énergie a servi les tyrans car il a favorisé leur accession au pouvoir. "Qu'importe que la conscience soit vivante, si

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte. I, Scène II .

le bras est mort" dit Lorenzo (1). Il voit que beaucoup de familles républicaines sont sensibles à la tyrannie mais la plupart d'entre elles se contentent de rester tranquilles dans leurs palais paisibles. "Les malheurs publics ne secouent pas la poussière de nos armes" se dit Philippe (2). C'est l'aveu de son manque de sens des responsabilités. Philippe s'est rendu compte que les Strozzi sont assez puissants pour rassembler les partisans et lutter contre l'oppression. Mais comme les autres grandes familles, les Strozzi sont trop oisifs pour partir à l'action. Ils veulent plutôt jouir de leur vie aisée que de tirer leurs armes pour combattre les tyrans. L'oisiveté de Philippe a aussi pour cause son amour de la paix et de la solitude : "Je me bouche les oreilles pour n'enfoncer dans mes méditations"dit-il (3). Sans être réellement égoïste, les Strozzi et les familles républicaines restent toujours indifférents aux malheurs publics à cause de leur esprit velléitaire et de leur manque d'énergie pour l'action.

1. Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte III, Scène III .

2. Ibid., Acte II, Scène V .

3. Ibid.